

Le lieu du point? : Pascal

Autor(en): **Marin, Louis**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne**

Band (Jahr): - **(1982)**

Heft 2

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-870876>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LE LIEU DU POINT? PASCAL

L'auteur parcourt les fragments dispersés des *Pensées* (et, à l'occasion, d'autres écrits pascaliens) en se laissant guider par les mots *lieu* et *point*. Se déploie alors une réflexion sur le sujet, le sens, l'éthique et le politique, les figures qui rythment l'anthropologie de Pascal. Du «point indivisible» assigné par la perspective dans la représentation, on passe au «point fixe» de l'opinion commune dans la morale, pour aboutir au «point dynamique» de l'habile et le dissoudre finalement dans le lieu unique de la théologie eucharistique.

En proposant pour titre et sujet de cet exposé l'expression quelque peu énigmatique et redondante, «le lieu du point? Pascal», je me suis borné à extraire du texte même deux termes qui s'y rencontrent souvent et à les lier par un rapport d'appartenance en forme de question. Tantôt presque semblables dans leur emploi, tantôt opposés l'un à l'autre, tantôt compris l'un dans l'autre: curieux rapport donc du lieu et du point puisque tantôt d'inclusion, tantôt d'exclusion, tantôt d'identité, tantôt de différence. Deux termes que l'on peut entendre dans Pascal même, *soit littéralement* comme des catégories de l'espace de la perception ou de la géométrie, *soit figurativement* comme caractérisant des objets ou des termes de discours. Discours de l'espace et espace du discours, voici les deux champs où notre interrogation s'articulera à la faveur de ces deux termes, le lieu et le point.

Par ailleurs, il n'est pas d'autre point de départ possible d'un discours quelconque sur les *Pensées* de Pascal que de se demander de quoi l'on parle lorsqu'on parle des *Pensées* de Pascal. D'un livre certes, ce livre titré quelque dix années après la mort de son «auteur», *Pensées de M. Pascal sur la religion et quelques autres sujets*, mais un livre qui n'a jamais été écrit comme tel, qui est le lieu d'une série ouverte de points dans laquelle il nous est indiqué par ses premiers éditeurs un point dense, «la religion», au milieu

Cet essai ayant fait l'objet d'une conférence aux Universités de Lausanne et de Genève, nous lui avons gardé son style oral, notamment en limitant les notes aux références des textes pascaliens, qui, par ailleurs, ne sont pas toujours cités littéralement.

d'un nuage d'autres, «quelques autres sujets». Un livre, soit, mais lequel? Car il y eut jusqu'à ce jour autant de livres différents les uns des autres dans leur composition, leur commencement et leur fin que de lectures, autant de lieux de discours où des points semblables et différents se disposent diversement que de parcours faits de ces points, de notes trouvées, coupées, recopiées, collées, découpées, réarrangées par les lecteurs successifs. Voici un livre qui est une série de textes, lieu pluriel de lectures multiples, générateur d'un ordre de lieux à la mesure des itinéraires qui le traversent. Qui a donc jamais lu Pascal en commençant par la pensée 1 pour terminer par la pensée 991? Qui a jamais pu distinguer entre pensées et notes pour les *Pensées* et pensées et notes pour d'autres entreprises? Voici un texte qui ne se constitue que de sa propre lecture, un livre qui n'est que l'état construit et transitoire d'une lecture: précisément lieu pluriel comme dispositif multiple de points.

Etrange ouvrage que les *Pensées*, ni fait ni à faire, c'est-à-dire fait de fragments, morceaux détachés et isolés d'un tout, comme dit Littré, mais tels que chaque morceau vaut pour le tout comme si chaque fragment et leur série étaient animés, dans la lecture, d'un mouvement tendant au lieu de leur réunion, comme s'il y avait quelque part, à l'origine ou à la fin, un lieu propre à leur recollection, un livre originaire ou un livre à venir dont ils seraient les morceaux ou les matériaux, nostalgie d'une totalité perdue ou tentation d'une totalité finale ou encore comme s'il y avait un pouvoir du fragment comme effet de la représentation d'un livre dont un travail du fragmentaire serait l'envers, travail qui serait l'effet d'une force qui incessamment déplacerait cette totalité ou la détruirait.

Le trou et la pointe

Si, avant d'être «ce que l'on conçoit comme la plus petite partie de l'étendue», les deux premières entrées du terme «point» dans le Littré sont «cette douleur qui pique» et «ce tout petit trou que l'on fait dans une étoffe avec une aiguille», je voudrais amorcer mon parcours dans les lieux pascaliens par le fragment d'un trou et celui d'une piqûre, deux fragments où pointe la douleur de l'écriture pascalienne, un trou de mémoire et une pointe d'aiguille; ensuite de quoi je tirerai les fils de ma lecture pour chercher le lieu du point.

Voici le premier fragment et sa variante en contrepoin: «En

écrivait ma pensée, elle m'échappe quelquefois mais cela me fait souvenir de ma faiblesse que j'oublie à toute heure. Ce qui m'instruit autant que ma pensée oubliée car je ne tiens qu'à connaître mon néant»¹, et son contrepoint: «hasard donne les pensées et hasard les ôte; point d'art pour conserver et acquérir. Pensée échappée, je la voulais écrire; j'écris au lieu qu'elle m'est échappée.»²

Et le second fragment: «La justice et la vérité sont deux pointes si subtiles que nos instruments sont trop mousses pour y toucher exactement. S'ils y arrivent, ils en écachent la pointe et appuient tout autour plus sur le faux que sur le vrai.»³

Le premier fragment — motif et contrepoint — vise l'écriture même de la pensée où nous saisissons sur le point, dans l'instant, une syncope d'écriture. Dans le motif, nous apercevons comment, dans la fuite fortuite de ce qui était à écrire, dans son oubli momentané et instantané, est saisie l'occasion d'une représentation de mémoire. Née d'un oubli, elle est celle d'un oubli essentiel qui constitue le sujet, celle de son manque aussi. A contrario, si je n'avais pas été affecté par cet accident d'oubli, j'aurais oublié cet oubli de ma faiblesse en écrivant ce que je voulais écrire. Quand j'oublie *ma* pensée, s'accomplit mon désir de penser et de connaître Moi, c'est-à-dire mon néant. Dans le contrepoint, hasard est au premier plan: oubli, mémoire n'en sont que les accidents. *Ma* pensée est désappropriée et pluralisée: *les* pensées; est noté seulement le va-et-vient sans loi des événements de pensée, fugaces, qui apparaissent et disparaissent dans un Fort/Da multiple qui n'est le jeu ni l'art de personne. Ni art de pensée ni art de mémoire, ni appropriation ni conservation. Il n'y a qu'un penser divers et lacunaire dont les pensées sont les effets instantanés de cette force nommée ici hasard. Mais cet échappement du présent à soi est déjà occupé par ce que j'écris. «J'écris au lieu qu'elle m'est échappée», ce qui peut s'entendre soit que «j'écris, à la place de la pensée échappée, qu'elle est échappée»; soit que «j'écris, au lieu ou tandis qu'elle m'est échappée». D'un côté, l'énoncé écrit de la situation d'énonciation remplace l'énoncé échappé et bouche le trou ouvert sur la page. De l'autre, j'écris plutôt que de ne pas écrire; j'écris en supplément d'un blanc, par exemple la première pensée que hasard me donne. Alors que dans le motif se marquait, dans l'accident transformé en occasion, l'autoréflexivité du sujet de représentation comme néant et savoir de ce néant, dans le contrepoint, l'écriture de l'accident, présentée à la fois comme suppléance de ce néant et supplément à ce néant, est elle-

même un accident. La réflexivité du sujet est un événement dans le moment même où elle s'effectue. Il n'y a pas d'art pour conserver et pour acquérir, même pas l'art philosophique du sujet philosophe comme néant et savoir de son néant propre.

Quel est donc *le lieu* du sujet? Question que j'introduis avec ce terme «lieu» qui joue dans ma lecture entre nom, adverbe et préposition. Or, dans ce lieu du sujet qui écrit — ce lieu qui est un trou de mémoire où les pensées vont et viennent — il y va d'une pointe d'aiguille ou plutôt de deux. «La justice et la vérité sont deux pointes» si acérées, si fines qu'on les sent plutôt qu'on ne les voit, que nos instruments — par exemple la pointe de notre plume — est trop émoussée pour y toucher exactement, trop grossière pour coïncider avec l'autre pointe. D'ailleurs comment le pourrait-elle, puisqu'il y a deux pointes à toucher et plus encore puisque, quelques lignes plus haut, Pascal avait écrit «notre propre intérêt est un merveilleux instrument pour nous crever les yeux agréablement». ⁴ Notre pointe est également double, mais cependant que l'une marque le papier, voire le trou, l'autre à son opposé nous aveugle dans le plaisir. Plume, aveuglant d'un côté, celui de l'œil, et tâtonnant de l'autre, celui de la main qui écrit, qui peut bien, par hasard, — «hasard donne les pensées; hasard les ôte» — arriver à toucher les deux pointes de la vérité et de la justice; mais alors elle les écrase, les émousse et au lieu d'un point de contact, rigoureux, pensée de vérité, pratique exacte de justice, se produit sur le papier un pâté d'encre; au lieu du double point théorique et pratique, une surface, un lieu où les deux points sont bien quelque part mais où donc? De l'œil aveuglé à la main tâtonnante, la double pointe de la plume appuie tout autour et plus sur le faux et l'injuste que sur le vrai et le juste. Ils sont bien quelque part au milieu de cet entour, quelque part entre les bords de cette surface, mais nous n'écrirons jamais, nous ne penserons jamais que dans les circonstances de ce double point que nous ne saisissons jamais qu'en émoussant sa double pointe à la mesure de notre pointe toujours émoussée, dans une coïncidence qui «comprend» le point de vérité et le point de justice et qui cependant les dérobe dans les circonstances, dans le lieu qui les entourent.

La question est donc celle-ci, tout au moins celle que je voudrais poser: qu'en est-il du lieu du sujet philosophique, du sujet théorique et pratique, du sujet de connaissance et d'action, et qu'en est-il du point de la vérité et de la justice en ce lieu, dans l'écriture fragmentée des *Pensées*? Ces points sont-ils déterminables en ce lieu à la mesure de leur subtilité, ce lieu qui les enve-

loppe peut-il être amené en coïncidence avec les points et se constituer ainsi en sujet de vérité et de justice, en sujet de connaissance vraie et d'action droite?

Le point indivisible

Le point de fuite dans le lieu du tableau

«Si on est trop jeune on ne juge pas bien; trop vieil de même. Si on n'y songe pas assez, si on y songe trop, on s'entête et on s'en coiffe.

Si on considère son ouvrage incontinent après l'avoir fait, on en est encore tout prévenu; si trop longtemps après on (n)'y entre plus.

Ainsi les tableaux vus de trop loin et de trop près; et il n'y a qu'un point indivisible qui soit le véritable lieu. Les autres sont trop près, trop loin, trop haut ou trop bas. La perspective l'assigne dans l'art de la peinture.

Mais dans la vérité et la morale, qui l'assignera?»⁵

Trois observations, une comparaison, une assertion développée et exemplifiée sur le motif de la comparaison, et enfin une question pour conclure. Des trois observations initiales, toutes empiriques, on peut noter ceci: le jugement en général comme acte de pensée vrai et juste est indiscernable de ses circonstances concrètes. Il en est l'effet ou les produit comme ses effets et la conséquence en est la confusion. Quand donc l'acte de penser est-il mien? Quand donc est-il mon jugement puisqu'il est indiscernable de ses circonstances? Ici s'indique comme un modèle topologique du milieu de la pensée en son acte qu'est le jugement mien, modèle qui consiste à penser une notion, un être, un terme par ses bords, ses circonstances, ses proximités singulières et par là à interroger ce que pourrait être une «métrique» du jugement. Comment l'entre-deux des circonstances peut-il être mesuré comme milieu, comme juste milieu, comme point, c'est-à-dire mon lieu? Comment désimpliquer ce point du jugement vrai et juste, point de coïncidence de la vérité, de la justice et de la pensée dans l'enveloppement de ses circonstances locales? «Bornés en tout genre, cet état qui tient le milieu entre deux extrêmes se trouve en toutes nos puissances... trop de bruit, trop de lumière, trop de distance, trop de proximité, trop de longueur, trop de brièveté, etc... les choses extrêmes sont pour nous comme si elles n'étaient point et nous ne sommes point à leur égard, elles nous

échappent ou nous à elles.»⁶ Soit, dira-t-on, renfermons-nous donc dans ce bornage: sagesse prosaïque et courte de toute connaissance humaine, «se tenir en repos chacun dans l'état où la nature l'a placé»⁷, au plus proche des limites de ce lieu étroit. Sagesse d'Epicure selon Lucrèce et Michel Serres: «Le plus sage habite cet écart minimal, cet espace entre le peu et le zéro, l'angle entre l'équilibre et la déclinaison. Lieu du nécessaire et du naturel... Tout alors se ramène à un calcul de la limite, à une évaluation des limites. Etre content du limité. Faire son nid au voisinage de l'inchoatif, petit jardin où naissent les figues... L'âme est tranquille en ces lieux singuliers où les écarts ne sont pas grands... Elle se retient sur la pente, elle ne s'engage pas dans la spirale aux suppléments recommencés. Elle habite des lieux limites, des singularités.»⁸

Sans doute, le bonheur est là et tout le malheur de l'homme est de ne pas savoir (ou avoir su) se tenir en repos dans une chambre et non pas même dans un petit jardin. Et s'il ne le sait (ou ne l'a su), c'est qu'il ne le peut (ou ne l'a pu): car «toutes choses étant causées et causantes, aidées et aidantes, médiates et immédiates et toutes s'entretenant par un lien naturel et insensible qui lie les plus éloignées et les plus différentes, je tiens impossible de connaître les parties sans connaître le tout»⁹, le local sans être renvoyé au global: ce calcul de la limite exacte, cette évaluation des limites est impossible et nous voici voguant «sur un milieu vaste, toujours incertains et flottants, poussés d'un bout vers l'autre»¹⁰. Le petit jardin de la connaissance mesurée aux proximités et de la pratique réglée au plus juste s'ouvre incessamment aux dimensions infinies de l'univers. «C'est l'état qui nous est naturel et toutefois le plus contraire à nos inclinations.»¹¹ L'abîme est déjà dans l'enclos. Ce lieu est infiniment ouvert et l'angle minimal entre l'équilibre et la déclinaison est inhabitable car, si aigu soit-il, il se déploie jusqu'aux extrêmes et je ne peux me tenir, me retenir sur sa pointe et sa pente sans tomber d'une chute infinie.

Tel est donc le jugement pour Pascal par opposition à l'esprit et au raisonnement par principe et conséquences: juger, c'est sentir la chose dans ses éléments déliés et subtils, sentir ce qui rend cette chose-ci singulière et unique, discerner sa différence, le dernier principe qui fait sa différence. La chose est là devant les yeux de tout le monde dans sa vérité singulière: point n'est besoin de se faire violence, de tourner la tête pour l'apercevoir: sa vérité est le point «dernier» qui la rend discernable de toute autre, le «terme» de son analyse: «Il n'est question que d'avoir bonne vue mais il

faut l'avoir bonne: car les principes sont si déliés et en si grand nombre qu'il est presque impossible qu'il n'en échappe. Or l'omission d'un principe mène à l'erreur.»¹² Une chose de pensée est l'infinité de ses parties, de ses principes, infinité qui la fait une, et une pensée de la chose est l'infinité de ses circonstances qui la rend singulière. A Michel Serres dans le jardin d'Epicure où naissait la figue, répond Pascal dans le jardin de Desargues où mûrissent des raisins, à Condrieu, près de Lyon. «On distingue des fruits les raisins et entre ceux là, les muscats, et puis Condrieu et puis Desargues et puis cette ente. Est-ce tout? En a-t-elle jamais produit deux grappes pareilles? Et une grappe a-t-elle deux grains pareils? etc.»¹³ Si M. Serres dans le jardin d'Epicure et Pascal dans celui de Desargues ne se bornent pas en silence à manger les figues ou à croquer la grappe de muscat, s'ils parlent et écrivent, alors Pascal dira à M. Serres: «Je n'ai jamais jugé d'une même chose exactement de même. Je ne puis juger de mon ouvrage en le faisant; il faut que je fasse comme les peintres et que je m'en éloigne; mais non pas trop.»¹⁴ «De combien donc?» demande Serres. Voici la question du calcul de la limite, de l'évaluation des limites, de la position exacte du point dans ce lieu. «De combien donc? Devinez»¹⁵, répond Pascal.

«Il faut donc faire comme les peintres... ainsi les tableaux vus de trop loin et de trop près et il n'y a qu'un point indivisible qui soit le véritable lieu.» Trop loin, trop près, l'œil ne reconnaît pas ce que le tableau représente. A quelle distance faut-il se placer devant le tableau pour que la reconnaissance se fasse? La question est rigoureuse et la réponse permettra de déterminer exactement le point de l'œil dans le lieu de contemplation, le point de vue théorique d'où le tableau est jugé, le lieu du point de la vérité. Mais ce qui m'autorise à poser rigoureusement la question de la théorie et de la vérité et d'y répondre exactement, c'est l'artefact qu'est l'œuvre de peinture, un artifice, une fiction: c'est une fiction théorique qui m'autorise à poser théoriquement la question de la théorie et d'y répondre en vérité, au point de la vérité.

Ce point de vue, celui de l'œil de vérité, est un point indivisible: «Quand on est instruit, on comprend que la Nature ayant gravé son image et celle de son auteur dans toutes choses, [l'ayant gravé, dirais-je, de sa pointe si acérée et subtile que nos instruments sont trop mousses pour y toucher exactement] elles tiennent presque toutes de sa double infinité. C'est ainsi que les recherches de la géométrie sont infinies dans la multitude et la délicatesse de leurs principes car qui ne voit que ceux qu'on pro-

pose pour les derniers ne se soutiennent pas d'eux-mêmes et qu'ils sont appuyés sur d'autres qui en ayant d'autres pour appui ne souffrent jamais de derniers? Mais nous faisons des derniers qui paraissent à la raison comme on fait dans les choses matérielles où nous appelons un point indivisible celui au-delà duquel nos sens n'aperçoivent plus rien, quoique divisible infiniment et par sa nature.»¹⁶ Point de vérité dans le lieu de la fiction, le point indivisible est le lieu de la fiction de vérité: sa figure. Comme les termes primitifs de l'esprit géométrique marquaient son incapacité naturelle à fonder un ordre de la science qui fût absolument accompli, le point indivisible marque l'incapacité naturelle de notre regard, sa limite à percevoir. Mais à partir du point de vue, nous faisons un point dernier — un point de fuite, un point d'évanouissement, d'anéantissement — nous faisons un point dernier que nous appelons point indivisible. Nous faisons un nom ou plutôt un nom fait pour nous ce que notre regard ne peut faire. Point indivisible, un artefact linguistique, puissant, performe dans le langage ce que la pointe du peintre-géomètre opère à la surface du tableau, dans le lieu profond et illusoire de la représentation de peinture, un point de fuite. Un nom opère une réalité, celle d'un néant d'espace singulier, quoique divisible infiniment et par nature. Opérateur de réalité, ce nom performant indique artificiellement à celui qui est instruit, il désigne dans sa puissance même, un manque à concevoir ou à percevoir, la limite fluente mais infranchissable d'une capacité de la raison à comprendre, des sens à saisir: opérateur de réalité, c'est aussi bien un indicateur de finité. Enfin, et toutes ces expressions se recouvrent l'une l'autre, ce nom enveloppe, comme l'écrit Pascal ailleurs, une infinité: ce nom la couvre et l'entoure, la comprend et la dissimule; il est un circonstanciel d'infinité. Du point de vue de l'œil, lieu de vérité théorique de l'artefact de peinture, au point de fuite, lieu d'où se construit l'illusion du lieu profond dans la superficie du tableau, de ce double point fait pour toucher exactement la pointe de la vérité, dans ce nom instrumental: «point indivisible», s'élabore la figure qui fictionne la vérité, figure d'un lieu du sujet théorique amené à la coïncidence de sa pointe; ou plus précisément le point de vue et de fuite que la perspective assigne dans les choses de peinture est cette figure qui fictionne la fiction d'un point indivisible dans les choses matérielles, figure qui n'est qu'un nom performant, opérateur de réalité, indicateur de finité, circonstanciel d'infinité; fiction à la deuxième puissance qui est le vrai révélateur de la fiction du lieu du sujet et du point de vérité. En assignant ce point dans l'art de peinture, la

perspective l'institue au point de fuite comme lieu de la fiction de vérité (du tableau), elle le marque au point de vue comme lieu du regard qui juge exactement de ce qu'il représente, elle convoque l'œil spectateur au discours véridique qui nomme les images de choses dont les originaux ne vaudraient même pas la peine d'être nommés. En ce double point et cette double pointe, au lieu de ces quasi-coïncidences, s'échange dans la fiction et l'artefact d'image et de langage, le discours et la vérité, les mots et la réalité: lieu fictif d'assignation, lieu d'une parole qui se saisit elle-même des figures de sa vérité et de sa justice et qui, dans les effets qu'elle énonce, produit illusoirement l'énonciation de leurs raisons.

Serait-ce là le dernier mot? Non pas, car le dernier mot est encore à dire et c'est une question. «Mais dans la vérité et la morale qui l'assignera»¹⁷, ce point indivisible qui est le véritable lieu dans l'art de peinture? Dans la vérité vraie, dans la juste justice, dans cet autre lieu qui n'est pas celui de la représentation, dans la vie ordinaire où les principes sont devant les yeux de tout le monde, où la vérité et la justice sont présentes, où il n'est pas besoin de tourner la tête, de se faire violence pour les apercevoir, mais où il faut avoir la vue nette et perçante pour les discerner, y a-t-il quelque dispositif, quelque modèle ou artefact comparable à la perspective, entre la géométrie projective du disciple de Desargues et l'art de vanité qu'est la peinture, qui permettrait de fixer le point où l'œil est totalement discernant et singulièrement différentiel? Pas de réponse puisque le fragment se conclut sur cette question et cependant, dans la question même, un terme assigne et marque un sens, une direction de réponse: «Qui?» non pas «qu'est-ce qui?», non pas un schème, un modèle, un dispositif, mais «quelqu'un», un quelqu'un dirais-je, un indéfini singulier, unique, incomparable. Ce qui fait signe dans la question même est ce quelqu'un dont il n'y a pas de définition ou que toute définition obscurcirait, un terme primitif, comme aux fondements limites de la géométrie, dont cependant je ne trouve pas le nom dans le langage ordinaire comme espace, temps, mouvement, nombre, ni ne le peux faire comme «point indivisible» dans les choses matérielles à percevoir, ce quelqu'un qui convoque la vérité et la justice à se signifier par la marque qu'il met sur les choses dans leur lieu, non pas sujet de la théorie dans le lieu de la théorie, mais qui assigne le point dans son lieu. Qui l'assignera? Ni présent de l'artefact théorique, ni présent de l'énonciation des noms et des jugements, mais futur de ce geste d'assignation du point de la vérité et de la justice en ce lieu par ce quelqu'un qui, peut-être ici

et maintenant, est en puissance de faire venir la marque, le signe: en contrepoint, ce fragment: «Ce n'est point ici le pays de la vérité, elle erre inconnue parmi les hommes. Dieu l'a couverte d'un voile qui la laisse méconnaître... le lieu est ouvert au blasphème... on obscurcit les questions en sorte que le peuple ne peut discerner.»¹⁸

Le point fixe

Le point fixe ou le port au lieu du bord

Voilà pour l'espace, mais voici aussi bien le mouvement; le point indivisible y devient le point fixe: «Ceux qui sont dans le dérèglement disent à ceux qui sont dans l'ordre que ce sont eux qui s'éloignent de la nature et ils la croient suivre: comme ceux qui sont dans un vaisseau croient que ceux qui sont au bord fuient. Le langage est pareil de tous côtés. Il faut avoir un point fixe pour en juger. Le port juge ceux qui sont dans un vaisseau; mais où prendrons-nous un port dans la morale?»¹⁹ Il s'agit là encore du jugement et de ses circonstances, mais la question est prise dans l'affrontement d'un dialogue polémique qui a cette caractéristique que les énoncés qui le constituent sont semblables: «Je suis dans l'ordre, je suis la nature.» L'énoncé que j'énonce pour déterminer ma juste position d'énonciation est semblable à celui de mon interlocuteur, auquel cependant je dénie le droit de l'énoncer; et lui, de faire de même. Le langage est pareil de tous côtés. Ainsi ceux qui sont dans le vaisseau croient que ceux qui sont au bord fuient et ceux-ci, pareillement. «Il faut avoir un point fixe pour en juger.» Comment départager les deux interlocuteurs, ceux du vaisseau et ceux du bord qui mutuellement se voient fuir et disparaître d'une fuite infinie, sinon de prendre une troisième position réellement, véritablement en repos comme point fixe d'un jugement de l'un et de l'autre, d'un commun arbitrage: lieu du juge qui dit la justice et la justesse? Lieu du géomètre cartésien qui, d'un geste arbitraire, trace les axes des coordonnées déterminant le point (fixe) par rapport auquel un corps est dit en mouvement. Arbitraire de l'acte volontaire de la raison géométrique à laquelle ne correspond point de vrai jugement, de juste arbitrage sinon la croyance commune et courante, l'énoncé de coutume que formulent ceux qui sont dans le repos du port: «Que le bateau s'éloigne d'eux en haute mer.» Ceux du navire peuvent bien dire que le bord les fuit pour disparaître à l'horizon, le port

les juge, l'abri, le havre de paix pour ceux là «qui travaillent pour l'incertain», sont embarqués et vont sur la mer.²⁰ Folie, rêverie de ceux qui prétendraient le contraire. Ils s'exclueraient d'eux-mêmes du sens commun et courant, de la communauté que nous partageons lorsque nous nous parlons. «Lorsqu'on ne sait pas la vérité d'une chose, il est bon qu'il y ait une erreur commune qui fixe l'esprit des hommes, comme par exemple la lune à qui on attribue les changements des saisons, les progrès des maladies car la maladie principale de l'homme est la curiosité inquiète des choses qu'il ne peut savoir.»²¹ Et cependant «rien n'arrête la volubilité de notre esprit»²². Si le point indivisible était cette fiction de langage pour dire notre incapacité à percevoir toutes choses dans l'univers naturel sauf dans l'art des figures de la représentation, le point fixe est cette erreur — et plus paradoxe encore — cette errance commune (quand tout se remue également, quand le langage est pareil de tous côtés, rien ne se remue en apparence et tous portent leur pensée vers le même objet...), errance commune qui arrête le mouvement interminable de la connaissance, mouvement d'appropriation et de possession d'une cause qui serait la raison définitive des choses. La validité pragmatique-pratique de l'erreur commune réside non point dans le fait qu'elle est erreur, mais dans celui qu'elle est commune. Découverte que l'on attribue à Salomon de Tultie, celui dont la manière d'écrire, comme celle d'Epictète et de Montaigne, «est le plus d'usage, s'insinue le mieux, se garde le plus en mémoire, se fait plus citer parce qu'elle est tout entière composée de pensées nées sur les entretiens ordinaires de la vie... Ainsi quand on parlera de la commune erreur qui est parmi le monde que la lune est cause de tout, on ne manquera jamais de dire que Salomon de Tultie dit que lorsqu'on ne sait pas la vérité d'une chose il est bon qu'il y ait une erreur commune, etc... qui est la pensée de l'autre côté.»²³ Soit, mais où prendrons-nous un port dans la morale? Mais qui est Salomon de Tultie? Mais quelle est cette pensée de l'autre côté? Où est ce port mystérieux? Qu'est-ce que cette étrange pensée de l'autre côté? Qui est cet énigmatique auteur?

«*Raison des effets*. — Il faut avoir une pensée de derrière (la tête) et juger de tout par là en parlant cependant comme le peuple»²⁴, c'est là la position habile de l'habile, la position de Salomon de Tultie, habile homme qui juge de tout par une pensée de derrière et parle cependant comme le peuple: oui, la lune est cause de tout; oui, il faut honorer les gentilshommes; oui, cela se fait par figure et mouvement... Serait-ce donc le point? Et cette posi-

tion serait-elle le lieu du point? du jugement de vérité et de justice? Mais qui n'aperçoit que cette position habile n'est habile que d'être double: l'énoncé et l'énonciation, lieu du discours semblable à celui du peuple, errance commune, et point du jugement autre, à l'écart d'elle: le point (du jugement) est à distance du lieu (du discours). Quelle est la distance entre le lieu et le point? Question «métrique»: à quelle aune la mesurer? «Devinez», répond l'habile.

Mais écoutons d'abord et encore une fois le géomètre qui doit bien s'y connaître en matière de point. Or le géomètre hésite, oscille étonnamment (parce qu'il est également fin) entre le Un et le Zéro. Car le point n'est pas un; il est un rien: point indivisible, néant d'espace; point fixe, néant de mouvement; point zéro, néant de nombre; point instant, néant de temps. Un point n'est point, cet adverbe qui, comme dit Littré, renforce la négation ne. Un point n'est pas un, il est un rien, c'est-à-dire qu'il est à la fois relatif et transcendant à la continuité d'une grandeur; le point est le rien relatif et transcendant à l'ordre de la grandeur en général, à son mouvement dont la propriété merveilleuse est la double infinité. Mouvement doublement orienté vers un tout et un rien, mais cela revient au même. Chaque grandeur, la grandeur en général vise, en son mouvement infini, un terme, une fin, un point, mais ce terme est transcendant au mouvement qui vise à l'atteindre.²⁵ Le point n'est pas un, il est un rien, un zéro, et ce rien est très précisément l'écart infini entre un et zéro.

Le point est à la fois le «terme» de la grandeur et le «rien» de la grandeur, d'un autre ordre qu'elle; ou encore c'est le lieu de conjonction de la grandeur au sens: articulation paradoxale puisque c'en est la disjonction infinie, la coupure infranchissable dans l'ordre de la grandeur (des corps, de l'extériorité) dont tous les points indivisibles ou fixes ne sont que les figures, dont on ne peut parler que par figures, par modèles, comparaisons, déplacements, métaphores. Le point est ainsi le lieu de la géométrie où s'effectue le saut de la géométrie à ce qui la passe²⁶, le lieu de la géométrie où la géométrie se trouve être un reste par rapport à un autre ordre, qu'à mon tour, faute de mieux, je nomme le sens.

Je reviens à l'habile, à sa position entre le lieu de son discours et le point de son jugement, entre ce qu'il dit comme le peuple et la pensée de derrière la tête d'où il juge tout par là.

Etre habile c'est — avant de savoir faire et d'être capable d'appliquer son savoir aux situations — être dispos, apte à agir, expéditif, être vif et alerte, agile et prêt à agir en un instant: ainsi

le sentiment, noyau du jugement, par rapport à la raison. «La raison agit avec lenteur et avec tant de vues sur tant de principes lesquels il faut qu'ils soient toujours présents qu'à toute heure elle s'assoupit ou s'égare... le sentiment n'agit pas ainsi: il agit en un instant et toujours est prêt à agir.»²⁷ L'habile est un agile comme la grande âme qui parcourt, en un instant, à une vitesse infinie tout l'entre-deux des extrêmes, agilité infinie dont l'effet est celui du tison de feu, illusion — là encore — d'une ligne continue et immobile reliant l'un et l'autre d'un trait immobile.²⁸ En ce sens, la distance infinie entre le point de la pensée de derrière et le lieu de l'énoncé commun a pour effet une proximité infinie entre eux, une quasi-identité du point et du lieu, une quasi-coïncidence.

La position habile de l'habile-agile, en un instant, entre le point et le lieu, est celle d'un énoncé dont l'énonciation est de l'infini: il n'y a pas de vrai point fixe, indivisible, il n'y a pas de vraie position totalisante et instantanée: tous ces points, tous ces «touts» sont des figures de la même fiction parce que l'ordre de la grandeur est animé du même mouvement, du même flux continu du tout au rien et du rien au tout, sans pouvoir s'apaiser, se reposer dans le rien ou le tout. Point d'autre raison que l'arbitraire ou la coutume d'une commune errance, de poser, ici ou là, l'indivisible, le fixe, l'instant, le zéro. Telle est la découverte essentielle de Salomon de Tultie «dont on ne manque jamais de dire qu'il dit que lorsqu'on ne sait pas la vérité d'une chose, il est bon qu'il y ait une erreur commune, etc... qui est la pensée de l'autre côté». Énoncer à l'infini qu'il n'y a pas de vrai point fixe, c'est poser cet énoncé dans le point du tout ou rien, sauter hors de l'ordre de la grandeur en un ordre qui lui est autre: la pensée de l'infini à l'infini a l'effet d'indéterminer toute vraie position fixe, totalisante, indivisible. En elle-même, la pensée de l'infini à l'infini est dépourvue de tout contenu déterminé: elle ne se pense pas elle-même comme contenu. Quoique l'habile pense, quelle que soit sa pensée, elle est immédiatement dissoute, indéterminée par sa position d'énonciation. Il ne peut tenir le discours de sa propre énonciation. Tout en disant comme tout le monde, comme le peuple, des fixités, des indivisibilités, des totalités, l'habile n'y adhère pas, ne s'y fixe pas. Le «point» indivisible ou fixe d'une part, et la pensée du point à l'infini de l'infini d'autre part, marquent la dissolution de tout lieu de vérité théorique ou pratique. C'est à la fois le lieu de l'événement du sens dans la connaissance, mais c'est aussi l'impossibilité de dire ce sens comme tel dans un discours qui lui serait voué. Le sens se retire infiniment de son discours.

Le point dynamique en son lieu de travail

Point indivisible de l'œil théorique qu'en peinture la perspective assigne, figure et nom d'une divisibilité infinie et par nature, point fixe où l'esprit s'arrête dans une erreur commune quoique animé d'une errance à jamais inquiète, voici des énoncés de l'esprit de l'habile, esprit de destruction en un incessant mouvement qui n'est jamais au lieu de ce qu'il énonce, esprit de rythme oscillant dans le renversement continu du pour au contre, esprit de moquerie qui parle comme le peuple mais juge de tout d'une pensée de derrière la tête qui est le point de l'infini à l'infini, un point qui ne peut être dans son discours que le «rien-tout» dont des pensées ne sont jamais que les effets momentanément et aléatoirement distribués dans le champ de sa pensée; l'habile est l'esprit d'ironie infinie dissolvant tout lieu de repos de pensée. C'est ainsi que se moquer de la philosophie, c'est vraiment philosopher. Le point dynamique en son lieu de travail destructeur, la raison des effets comme conjonction et disjonction simultanément de la force et du sens. Telle est la pensée de derrière la tête.

Il s'agit de bien comprendre la puissance fantastique de cette figure. Car enfin si cette pensée est *derrière* ma tête, cela signifie que je ne la verrai jamais dans cette modalité du voir dans ma pensée qu'est réfléchir: pensée que je ne vois et ne peux voir comme une de mes pensées; comme ma pensée; pensée qui est toujours hors de ma tête, qui n'est pas mienne comme ma propriété, un attribut de mon être mais qui survient *a tergo* et me saisit. Et si cette pensée est une pensée de dos, toujours dans mon dos, je n'ai que faire de tourner la tête pour la saisir: inutile de se retourner et de se faire violence; pensée vers laquelle il n'est pas de conversion possible comme celle qui inaugure la découverte des principes de la géométrie²⁹, elle sera toujours inaperçue mais c'est par elle que je suis poussé, mis en mouvement, force étrangement secrète dont mon jugement est l'effet et ma pensée, le lieu de manifestation dans le lieu de mon discours lorsque je parle comme le peuple.

A la proximité infinie, qui est par là même éloignement extrême de la force et du sens, se sent la pointe acérée et subtile de la justice. Vous le savez, la liasse des fragments intitulée «raison des effets» porte le sous-titre «opinions du peuple saines»: opinions du peuple, énoncés de croyances communes, et ce n'est point par hasard si la plupart des fragments groupés dans cette liasse posent la question de la morale et de la politique, celle de la

justice et de la force. Raison des effets: pensée de derrière la tête, il faut juger de tout par là et parler cependant comme le peuple. «*Raison des effets*. — Il est donc vrai de dire que tout le monde est dans l'illusion; car encore que les opinions du peuple soient saines, elles ne le sont pas dans sa tête car il pense que la vérité est où elle n'est pas. La vérité est bien dans leurs opinions [lieu] mais non pas au point où ils se figurent. Il est vrai qu'il faut honorer les gentilshommes mais non pas parce que la naissance est un avantage effectif, etc.»³⁰ Le discours de la croyance politique est un des multiples discours de croyances, mais c'est aussi le discours ordinaire lui-même à la conjonction-disjonction de la force et du sens; le discours de croyance est constitué par la réflexion des forces dans le langage. C'est le discours des effets de forces et les croyances sont des effets-représentations de forces dont les signes ne sont pas des représentations de signifiés, mais des représentants de forces saisissables seulement dans leurs effets-représentants. Les croyances sont les délégations de forces dans les signes et par là, elles sont elles-mêmes des forces réfléchies, des signes — effets qui sont eux-mêmes des forces.

En parlant le peuple ne sait pas ce qu'il dit et cependant il dit vrai: ne sachant pas où est le sens tout en sachant que l'énoncé a du sens, nul ne peut savoir la raison de l'effet: «honorer les gentilshommes». Aussi lorsque l'habile dit: «il est vrai qu'il faut honorer les gentilshommes», tout en se refusant d'en placer la raison au point de fiction où le peuple la place dans sa tête, il répète ce que dit le peuple et fixe comme lui le sens errant dans une erreur commune mais au moment de déterminer le point de la vérité, détermination qui opérerait la transformation de la vérité de l'illusion universelle dans la justice de la prescription particulière, le discours de l'habile désigne négativement le lieu de cet effet de force: «mais non pas parce que la naissance est un avantage effectif». Où est le point de la justice, la pointe dynamique, la raison de l'effet de force qu'est la croyance? Il n'est pas dans la représentation, dans le constat descriptif d'une qualité, la naissance. Il est ailleurs, mais où donc? Le discours de l'habile ne s'excepte pas de la thèse de l'illusion universelle, sa pensée de derrière met seulement en procès d'errance dans son discours, la détermination du point de vérité.

Toutefois le sens indéterminable est l'expression discursive inversée de l'absolue détermination de fait de l'ordre politique, celui de la force. Le point dynamique est la conjonction-disjonction infinie de la force et du sens, de la force et de la jus-

tice. La question de la justice est inséparable de celle de la force: l'éthique inséparable du politique, précisément en ceci que l'éthique, c'est la force de la justice et le politique, la justice de la force; l'éthique, c'est la justice fortifiée; le politique, la force justifiée. Le politique, c'est l'éthique renversée. La justice, c'est la force anéantie, le zéro de la force ou encore la force sautant au sens, hors de l'ordre de la grandeur et des actions extérieures, une justice qui serait, en soi et par soi, une force. Le politique, c'est le renversement de ce saut. C'est la force qui s'empare du langage, des signes, du sens, qui, violence jusqu'ici muette, se met à parler, se convertit en sens hors de son ordre, qui se représente en signes pour dire que la justice est injuste et qu'elle-même est juste.³¹ Le fort, parce qu'il est le plus fort, en disant fait: performatif heureux dont la situation d'énonciation fait le bonheur puisqu'il n'est pas possible de le contredire sans s'exposer à la menace absolue: «La justice est injuste, je suis juste, cela est vrai, sinon je te tue.» Le discours du plus fort qui dit que lui-même est vrai et juste, c'est le pouvoir et l'éthique est devenue politique. Il n'y a pas de morale, il n'y a que du politique. Et l'habile dit comme le peuple: «il faut honorer les gentilshommes». Il le dit, car cela est vrai et juste et il en fournit le signe: il se découvre (il s'incommode) devant un duc qui passe: «On ne veut pas que j'honore un homme vêtu de brocatelle et suivi de sept ou huit laquais! Et quoi! il me fera donner les étrivières si je ne le salue. Cet habit c'est une force.»³² Etrange renversement.

Paraphrasons: «Ce n'est point ici le pays de la justice, elle erre inconnue parmi les hommes... (Ce lieu est ouvert au discours du pouvoir...) De là vient l'injustice de la révolte qui élève sa prétendue justice contre la force»: discours de l'habile dans son ironie infinie. Juste jugement à partir de la pensée de derrière, pensée de l'infini à l'infini dont sa pensée est l'effet.

L'anagramme du nom au lieu du nom propre

Qui est l'habile, Salomon de Tultie?

Reprenons: «Mais qui assignera le point [indivisible] dans la vérité et la morale?» Mais qui nous mettra en repos en un point fixe, un port, dans la morale? L'habile, mais qui est l'habile? Comment le reconnaître puisqu'il parle comme tout le monde, sans différence à l'extérieur? Salomon de Tultie, «dont on ne manquera jamais de dire qu'il dit qu'il est bon qu'il y ait une erreur commune, etc. qui est la pensée de l'autre côté», qui est

Salomon de Tultie? «Une manière d'écrire tout entière composée de pensées nées sur les entretiens ordinaires de la vie», comme Epictète, comme Montaigne... Nous le nommons, le citons, le gardons en mémoire, mais qui est-il? Peut-être le devinerez-vous à ce *nom* qui occupe tout l'entre-deux entre le trop près, l'infiniment proche et le trop loin, l'infiniment éloigné... Peut-être le devinerez-vous à ce jeu de lettres comparable à celui que vous avez déjà entendu: opinions du peuple *saines*, opinions du peuple *vaines*; ceux qui sont au *bord* et qui fuient, ceux qui sont au *port* et qui jugent... Un jeu de lettres, une anagramme: Salomon de Tultie, Louis de Montalte... vous vous souvenez, celui qui, dit-on, écrivit les lettres au provincial sur la morale et la politique des Pères Jésuites; Salomon de Tultie, Louis de Montalte, mais aussi Amos Dettonville, ce géomètre qui écrivit à Messieurs de Carcavi et Huyghens les premiers éléments d'un calcul de l'infini... pseudonymes d'un géomètre mais pratiquant quelle géométrie? d'un moraliste mais pratiquant quelle morale? Mais c'est Pascal, me direz-vous. Sans doute, mais dont le nom s'efface sous les deux pseudonymes pour s'exténuer dans cette anagramme où les deux faux noms, aux lettres autrement combinées et écrites dans un autre ordre et d'une autre manière, donnent à lire un dernier nom, «comme nous faisons dans les choses matérielles où nous nommons «point indivisible» celui au-delà duquel nos sens n'aperçoivent plus rien quoique divisible infiniment et par sa nature.» Et que pourrions-nous lire dans ce dernier nom où l'auteur, l'écrivain, le sujet en son nom propre, en son vrai et juste nom a disparu? Nous en lisons deux: *Salomon* - *Tultie*, le nom propre d'un Roi comme *Louis*, d'un Roi de sagesse; et le nom commun de l'insensé, la folie, comme celle d'*Amos* le prophète, (*s*)*tultitia*; Epictète est le sage stoïcien; Montaigne, le philosophe pyrrhonien; Salomon de Tultie, qui les domine l'un et l'autre, est le sage fou, prophète-roi de la charité qui est folie et dont le nom articule en lui-même les trois ordres de la grandeur, des corps: le roi; de l'esprit: le sage; et de charité: sagesse qui est folie, folie qui est sagesse. «Notre religion est sage et folle. Sage parce qu'elle est la plus savante et la plus fondée en miracles, prophéties, etc. Folle parce que ce n'est point tout cela qui fait qu'on en est; cela fait bien condamner ceux qui n'en sont pas, mais non pas croire ceux qui en sont. Ce qui les fait croire, c'est la croix, *ne evacuata sit crux*.»³³ Dans un jeu de lettres, entre nom propre et nom commun, entre pseudonyme et anagramme, apparaît l'ordre de la vérité et de la justice, celui du cœur et de la charité en son

discours, «qui consiste principalement à faire digression sur chaque point qui a rapport à la fin pour la montrer toujours»³⁴, cette fin infinie à l'infini, pensée de derrière la tête dont Salomon de Tultie, dans le lieu de ses pensées et jusque dans son nom, montre le point, mais point double, sagesse et folie, la croix de Jésus-Christ, dont il désigne le lieu en étant saisi et mû par elle, dont le sujet de discours et la manière d'écrire, en effaçant leur nom propre, sont seulement les figures.

Le dernier point imperceptible ou deux points en un lieu

Voici donc le dernier point, et dans mon propos aussi bien: point indivisible dont le lieu est la vanité du tableau de peinture; point fixe dont le lieu est la commune errance de tout le monde; point dynamique dont le lieu est l'étrange renversement de la force et de la justice; voici donc le dernier point, point indéterminable qui met en mouvement le discours de l'habile, pensée de derrière et d'où il juge toutes choses, point imperceptible en son lieu du tout ou rien, le point où tout se décide.

Et dès lors, à cette altitude et profondeur de la grâce, tout se joue non plus dans l'écart infini entre un et zéro, mais dans la tension infiniment infinie entre un et deux. Car il y a un point et il y en a deux, comme dans le nom anagramme de l'habile, il y avait deux noms et même deux fois deux noms.

Dans un fragment que Lafuma situe dans les liasses d'introduction, on trouve ceci: «Ils blasphèment ce qu'ils ignorent. La religion chrétienne consiste en deux points. Il importe également aux hommes de les connaître et il est également dangereux de les ignorer; et il est également de la miséricorde de Dieu d'avoir donné des marques des deux.»³⁵ Ils blasphèment ce qu'ils ignorent «parce qu'ils ne voient pas que toutes choses concourent à l'établissement de ce point que Dieu ne se manifeste pas aux hommes avec toute l'évidence qu'il pourrait faire»³⁶. Reprise: «La religion chrétienne enseigne donc aux hommes ces deux vérités, et qu'il y a un Dieu dont les hommes sont capables, et qu'il y a une corruption dans la Nature qui les en rend indignes. Il importe également aux hommes de connaître l'un et l'autre de ces points.»³⁷ Et voici resserrée en une phrase la tension insupportable entre un et deux: «Qu'on examine l'ordre du monde sur cela et qu'on voie si toutes choses ne tendent pas à l'établissement des deux chefs de cette religion: Jésus-Christ est l'objet de tout et le centre où tout tend. Qui le connaît, connaît la raison de toutes choses.»³⁸ Jésus-

Christ, dont Salomon de Tultie est l'anagramme secret aussi bien que des deux faux noms du géomètre et du polémiste moraliste: point central, point objet et fin de la tension universelle de toutes choses: Theo-logos. «La théologie est une science mais en même temps combien est-ce de sciences?»³⁹ Toutes ces sciences s'enveloppent sous le nom de théologie. «Je vous demande pardon, monsieur, dit Pascal à M. de Saci, de m'emporter ainsi devant vous dans la théologie au lieu de demeurer dans la philosophie qui était seule mon sujet; mais il m'y a conduit insensiblement et il est difficile de n'y pas entrer, quelque vérité qu'on traite, parce qu'elle est le centre de toutes les vérités; ce qui paraît ici parfaitement, puisqu'elle renferme si visiblement toutes celles qui se trouvent dans ces opinions.»⁴⁰ La théologie est le lieu de transit de toutes les vérités de la philosophie et le point central où elles convergent. Toutes les vérités de la philosophie: celles-ci, en fin de compte, sont au nombre de deux, pensées par les compagnons d'écriture de Salomon de Tultie, Epictète et Montaigne: «L'un et l'autre ont possédé des lumières sur l'homme mais ignorant son impuissance l'un se perd dans la présomption... l'autre connaissant l'impuissance s'abat dans la lâcheté.»⁴¹ La philosophie totale, totalisante consisterait-elle à les mettre ensemble, à les réconcilier, comme l'on pouvait penser mettre ensemble la force et la justice? «Mais il ne résulterait de leur assemblage qu'une guerre et une destruction générale car l'un établissant la grandeur, l'autre la faiblesse de l'homme, ils ruinent la vérité aussi bien que les erreurs de l'un et de l'autre. La raison en est que ces sages du monde placent les deux contraires dans un même sujet, car l'un attribuerait la grandeur à la nature et l'autre la faiblesse à cette même nature, ce qui ne pouvait subsister.»⁴² Si les deux vérités d'Epictète et de Montaigne peuvent entrer dans le lieu unique de la théologie, c'est par leur différence, par leur opposition, Montaigne dans son rapport à Epictète et le second dans son rapport au premier: la vérité de l'Evangile accorde leurs contrariétés «par un art tout divin qui consiste à mettre les contraires en des sujets différents, tout ce qu'il y a d'infirme appartenant à la nature et tout ce qu'il y a de puissant appartenant à la grâce»⁴³. Dès lors, l'homme, sujet *un* du discours philosophique anthropologique *double*, se trouve dans le lieu *un* de la théologie scindé en *deux* ou plus précisément il est en ce lieu, le lieu d'écart entre la nature et la grâce. Deux «sujets» opposés dont la différence fait l'homme *même*, différence infiniment infinie entre la grandeur divine et la faiblesse humaine. «Voilà l'union étonnante et nouvelle que Dieu

seul pouvait enseigner et que lui seul pouvait faire», mais «qui n'est qu'une image et qu'un effet de l'union ineffable de deux natures dans la seule personne d'un Homme-Dieu»⁴⁴, mais dont le nom est double, Jésus-Christ: 1 - 2 - 1 - 2 - 1 - 2.

C'est ce rythme et le lieu de sa scansion qu'il faudrait maintenant parcourir entre anthropologie et théologie, entre les figures du discours commun et de l'histoire sainte, et le nom propre de la vérité et de la justice, entre les fragments du texte pascalien et le dessein de l'Apologie de la religion chrétienne.

Disons seulement ceci pour conclure: il a fallu les deux points de l'anthropologie philosophique nommés Epictète et Montaigne pour projeter, sur un autre plan, l'espace d'un lieu, celui de la théologie qui ne se définit que par leur écart, leur opposition, leur destruction réciproque.

Et au centre de ce lieu, au mi-lieu de cet espace, un point unique, nommable dans le discours et nommé dans l'histoire, une personne singulière qui est à la fois et dans son nom et dans son être, et dans son existence, la distance des extrêmes et leur union: la différence même, c'est-à-dire l'indifférence: «Comme Jésus-Christ est demeuré inconnu parmi les hommes, ainsi sa vérité demeure parmi les opinions communes, sans différence à l'extérieur... toutes choses doublées et les mêmes noms demeurant.»⁴⁵ Ainsi Dieu s'est-il caché en toutes choses et s'est-il découvert en toutes choses: «Quand il a fallu qu'il ait paru, Dieu s'est encore plus caché en se couvrant de l'humanité... Et enfin quand il a voulu accomplir la promesse de demeurer avec les hommes jusqu'à son dernier avènement, il a choisi d'y demeurer dans le plus étrange et obscur secret où il peut être: l'Eucharistie sans différence à l'extérieur avec le pain commun.»⁴⁶

Ainsi l'indifférence du point et du lieu fait-elle toute la différence entre le point et le lieu.

Ainsi poser la question du lieu du point chez Pascal était peut-être impertinent.

Louis MARIN.

NOTES

¹ Blaise Pascal, *Pensées*, 44-372. Nous citerons les *Pensées* selon le texte de l'édition de L. Lafuma, édition intégrale, Delmas, 2^e éd., Paris, 1952. Le deuxième numéro renvoie à l'édition classique Brunswicg.

² *Id.*, 952-370.

³ *Id.*, 81-82, 21^e paragraphe.

⁴ *Id.*, 20^e paragraphe.

⁵ *Id.*, 58-381.

⁶ *Id.*, 390-72, 17^e paragraphe.

⁷ *Id.*, 20^e paragraphe.

⁸ Michel Serres, *La naissance de la physique dans le texte de Lucrèce*, Minuit, Paris, 1977, pp. 227-228.

⁹ *Id.*, 390-72, 25^e paragraphe.

¹⁰ *Id.*, 18^e paragraphe.

¹¹ *Id.*

¹² *Id.*, 910-1.

¹³ *Id.*, 983-114.

¹⁴ *Id.*

¹⁵ *Id.*

¹⁶ *Id.*, 390-72, 11^e paragraphe.

¹⁷ *Id.*, 58-381.

¹⁸ *Id.*, 878-843.

¹⁹ *Id.*, 706-383.

²⁰ *Id.*, 343-233; 346-234.

²¹ *Id.*, 926-18.

²² *Id.*, 474-263.

²³ *Id.*, 927-18 bis.

²⁴ *Id.*, 181-336.

²⁵ B. Pascal, *De l'esprit géométrique. De l'art de persuader. Opuscules et Lettres*, éd. Lafuma, Aubier-Montaigne, Paris, 1955, pp. 129 et sq.

²⁶ *Id.*, p. 139.

²⁷ B. Pascal, *Pensées*, 7-252.

²⁸ *Id.*, 229-353.

²⁹ *Id.*, 910-1.

³⁰ *Id.*, 182-335.

³¹ *Id.*, 192-298.

³² *Id.*, 179-315.

³³ *Id.*, 469-588.

³⁴ *Id.*, 575-283.

³⁵ *Id.*, 17-556.

³⁶ *Id.*

³⁷ *Id.*

³⁸ *Id.*

³⁹ *Id.*, 113-115.

⁴⁰ B. Pascal, *Entretiens avec M. de Saci. Opuscules et Lettres*, pp. 87-88.

⁴¹ *Id.*, p. 87.

⁴² *Id.*

⁴³ *Id.*

⁴⁴ *Id.*

⁴⁵ B. Pascal, *Pensées*, 432-789 et 462-862.

⁴⁶ B. Pascal, *Lettres aux Roannez. Opuscules et Lettres*, p. 98.

L. M.